

...70 balais !...

Et la poubelle !

Tu viens au Jardin des Curés ?

Tu sais ?

**La Poterne des Peupliers à
Paris 13e**

Joss West

Première partie

**70 balais déjà ?
Et hop à la poubelle !!!**

*Le parfum de l'âme, c'est le souvenir.
[George Sand](#) ; *Lettres d'un voyageur* (1834)*

*Le souvenir d'un être absent s'allume dans les ténèbres du
cœur ; plus il a disparu, plus il rayonne.
[Victor Hugo](#) ; *Les Misérables* (1862)*

Fin Octobre 2016

En quelques mois l'écriture est devenue un peu comme une addiction.

Facebook aussi.

Je ne sais pas si je régresse intellectuellement.

Je ne sais pas si le fait d'avoir eu 70 ans le mois dernier me rend plus fragile, plus idiote, plus détachée. Comme si le temps avait perdu un peu de sa magie. Ainsi rester à lire des messages parfois politiques très critiques sur Facebook m'amuse au point d'y répondre. Parfois je ne suis pas comprise dans mes réactions. Parfois je suis en rogne contre telle ou telle réaction d'un « ami facebook ». Parfois encore des clins d'œil relancent mon appétence et je partage des photos reçues, des articles de presses, des bons vieux jeux de mots, des croquis glanés sur Charlie Hebdo. Parfois enfin je suis en colère contre tel/le Ministre, contre tel/le ami(e). Puis ça passe, comme le temps. Un peu comme si les événements avaient moins d'importance quand on « avance dans l'âge ».

J'occupe une autre partie de mon temps entre aquavélo, écriture, balnéo, marche, contemplation d'un

environnement agréable comme celui de la coulée verte à Nice. Je marche sur la plage de galets. Je photographie des galets aux expressions très humaines sans les ramasser.

Je suis seule la plupart du temps.

Les galets deviennent des compagnons de route. Ils restent sur place. Je passe.

Je ne parle pas beaucoup non plus. À qui ?

Il n'est pas revenu.

Mais son retour est prévu.

Alors je me perds dans le dédale de trop nombreux sujets qui encombrant mon esprit qui n'avance plus et qui piétine ce qui me reste de raison. Aucune indulgence.

L'autre matin entre brumes d'automne et brumes du somnifère je me suis réveillée vieille. Enfin pas vieille mais âgée.

70 balais aurait dit mon père !

Je me souviens très bien lorsqu'il avait cet âge en 1984 ; j'avais mes trois fils, j'avais 42 ans.

J'ai d'abord pensé qu'il ne s'agissait pas de moi quand 70 s'est imprimé dans mon cerveau. En effet, je pense toujours de la même façon. Je ne change pas ma façon d'être. Les rides creusent peut-être un peu plus le

chemin qu'elles ont choisi ignorant les crèmes machin chose. D'ailleurs c'est faux ! Je n'ai que rarement mis des crèmes trucs anti quelque chose ; je suis restée fidèle aux crèmes Nivéa ou assimilées des supérettes discount. J'ai regardé les étiquettes. Ce sont les mêmes compositions.

Je m'étonne que les hommes ne me regardent plus ou du moins plus de la même façon.

Puis je me souviens que j'ai 70 ans.

Alors j'ai encore pensé que ça m'arrangeait quelque part de n'être plus regardée : ça me permet de me couler dans l'anonymat. De rester libre de mes mouvements : d'humeur, de pensée, d'action.

Je ne suis plus dans la concurrence, la jalousie ou dans les négociations.

Je suis vieille. Enfin... âgée.

Pourtant je souris toujours comme si les problèmes glissaient sur moi alors que chaque pore de ma peau est un port d'attache pour un nouveau souci.

Avec l'âge justement les pores se relâchent alors il y a de la place dans les ports.

Et ça tombe de tout côté : famille, argent, santé, amis ! Chaque case est emplies de problèmes. Tu penses en avoir réglé un et top c'est la case suivante qui déborde ! Et alors bien souvent maintenant je ne sais plus régler

ces nouvelles difficultés. Je n'ai plus les moyens. Je n'ai plus les réseaux. Les contacts s'estompent. Les problèmes ? Les ignorer ? Le téléphone fixe, le portable, les mails, les sms, la poste, tous apportent chacun leur message douloureux trop souvent, tous les rapportent.

Se doper avec un médoc. Oui ça fait alourdir tellement l'esprit que je suis capable de rester une heure sur un banc dans un parc, un peu abruti, un peu ailleurs. Comme une vieille quoi. Vraiment.

Je regarde sans voir.

Je vois sans penser.

Je pense à tout en même temps.

Alors ça se bouscule un peu dans mon bocal. L'eau y devient souvent trouble.

Je ne philosophe pas sur la mort, la vieillesse. Je laisse au temps le soin de m'emporter un peu plus inconsciente dans une espèce de tourbillon de la vie. Parfois ça glisse très vite. Comme là !

D'un coup je suis passée à 70 !

Non mais vous avez lu ? 70 !!

Ce qui veut dire que j'ai des souvenirs vieux de 67 ans en gros.

Car j'ai des flashes de mes 3 ans, voire juste quelques mois avant d'ailleurs.

Je marche avec mon père. On est dans ce parc appelé « le jardin des curés » à la Porte d'Italie à Paris 13^e [La Poterne des Peupliers]. Il faut traverser des prés. Il y a des moutons. Des roulottes, des vraies oui oui oui. Des gitans. De la musique. 1949 peut-être ? Le périph n'est pas construit. À sa place alors était « la frontière » des banlieues avec Paris ; des prés, des tanneurs le long de la rivière Bièvre à ciel ouvert ; les odeurs... les couleurs sont inscrites dans le patrimoine de mes émotions.

Je tiens mon père par son index droit. Je ne lui ai donné que rarement la main. Je tenais toujours son index droit. Mon père me paraît grand, alors il me faut tendre le bras pour lui donner la main ; alors qu'à lui tenir l'index c'est

plus facile... Il avait de très belles mains. On traverse ce pré. De l'autre côté il y a un stade de terre battue [lorsqu'elle est mouillée par trop de pluie cela fait comme une terre plâtreuse qui colle] où régulièrement se rencontrent des équipes de foot. Quand il est seul avec moi mon père ne s'arrête pas pour voir le match. Il me fait découvrir le jardin et ses odeurs de feuillages, de terre, quelques petites roches ici et là. Il y a un grillage qui clôt un autre espace. Je ne sais pas ce qu'il y a derrière. Je vois des abeilles qui butinent, des mouches vertes qui s'attardent sur des crottes de chien peut-être, peut-être pas non plus. En tout cas je les entends encore bourdonner.

On fait demi-tour. Je bute sur un truc par terre. Je tombe. Ma lèvre s'empale sur un morceau de fil de fer barbelé. J'ai le goût du sang dans la bouche. Mon père s'inquiète, se baisse (il est paralysé de la hanche gauche et ne peut pas plier la jambe) ; il sort un grand mouchoir à carreaux de couleur violine et éponge ma bouche. Je ne pleure pas. Ça s'est fendu tout seul. Même pas mal. Mon père me prend dans ses bras. Me demande si j'ai mal. Bah non. Le sang coule encore un moment dans ma bouche. Je l'avale. Je me souviens du regard inquiet de mon père, du soleil qui tapait très fort, je vois du sang sur un vêtement. Il voudrait me sourire. Mais il est malheureux. Je me suis blessée. Quand le sang ne coule plus je suis toujours dans les bras de mon père. Le col de sa chemise est taché. Il me sourit. « J'ai pas mal ». Il me repose au sol. Je continue à pied. Je

cours un peu moins partout. Je lui reprends l'index droit, on continue la promenade. Même pas mal.

Puis le souvenir s'enfonce dans les méandres du temps passé.

Chaque ride est un souvenir qui conduit bien souvent dans le brasier des douces larmes.

[Pierre Reverdy](#) ; *Le livre de mon bord (1948)*

Alors c'est sûr que se réveiller un matin et se dire : j'ai 70 ans ça file un coup.

Un coup de vieux.

Un coup de blues.

Un coup de nostalgie.

Je suis devenue orpheline maintenant.

Plus personne pour me partager des épisodes comme celui-là. Même ma sœur a préféré partir plus tôt, plus violemment comme ça du jour au lendemain, d'une heure à l'autre, d'un huitième étage à la cour. Sans prévenir, sans appeler. Elle m'aurait dit : j'ai mal... j'aurais traversé la France et aurais trouvé un médecin, un spécialiste, un guérisseur, un hôpital. J'aurais lancé des SOS à mes amis... pour savoir comment traiter ce type de maladie : rectocolite hémorragique. Mais elle n'a rien dit les dernières semaines. Elle disait juste son espoir que le dernier traitement allait la soulager. Et là, aujourd'hui, un an après, j'en parle à une amie qui vit avec ce même problème de santé depuis 6 ans et qui a appris à le gérer pour continuer à vivre « normalement »... et je ne le savais pas.

Je ne le savais pas.

Plaf ! 70 ans !

De quoi te plains-tu ?

Mais je ne dis rien.

J'écris qu'écrire et dire 70 ça fait « vachement » vieux.

C'est tout.

Va juste falloir adapter mon mode de fonctionnement mental à cette vérité. Juste savoir que je vais encore plus qu'avant vieillir davantage. J'explique : tu as 20 ans. Oups ça fait jeune. Tu en as 25, c'est toujours jeune. T'en as 70 glups ça devient vieux, t'en auras 75 c'est la vieillesse. Et demain devient plus aléatoire.

Juste apprendre à conjuguer les verbes de la vie avec ces mots-là. Il y a comme ça des conjugaisons douloureuses.

Le verbe aimer.

Au passé ? C'est bien triste.

Au présent ? Peut-être incertain.

À l'imparfait ? Laisse tomber.

Au conditionnel ? Jamais.

Au futur ? Souvent improbable non ?

Je repense à l'ancien Jardin des Curés à la Porte d'Italie ; une partie de cet espace a été joliment transformé ; il avait été créé en 1938 et réaménagé plusieurs fois depuis : il atteint aujourd'hui plus de 30000m². Mon père, né au Kremlin-Bicêtre connaissait bien l'histoire de ce parc.

Aujourd'hui, j'ai vu ça l'autre jour, c'est comme une petite forêt et il y a un ruisseau qui rend le lieu original et très accueillant. Il plaît aux enfants car des aires de jeux leur sont aménagées.

Un mur en rocaille copie des figures de personnages qui font penser à des têtes anthropomorphes et des oiseaux constitués de galets et de fossiles : l'architecte s'est, dit-on, inspiré des toiles d'Arcimboldo pour construire ce décor amusant.

En semaine ou le dimanche nous y allions ma mère, mon père, ma sœur et moi.

Mon père allait voir alors les matches de foot. Je me souviens de la poussière que déplaçaient les joueurs – tous amateurs- Mon père achetait un paquet de cacahuètes qu'il dépiautait et entre les cacahuètes qu'il

croquait, il roulait une cigarette de tabac pris dans un paquet gris et roulé dans du papier très fin Job, une boîte d'allumettes. Qu'est-ce qu'il fumait !

Mais le nom de ce parc a changé ; il s'appelle dorénavant Le Square René Le Gall...

Si vos pas vous conduisent dans le 13^e arrondissement quittez le quartier chinois et allez trainer de l'autre côté de la Porte d'Italie puis en descendant vous allez jusqu'au Parc Montsouris et vous remonterez par les petites rues jusqu'à La Butte Aux Cailles...

Au « Jardin des Curés » d'alors ma mère était toujours assise à la même place, au bord du ruisseau, sur une rocaïlle plate. Elle apportait le « 4 heures » dans son cabas noir : tranches fines de pain beurré recouvert de cassonade (parfois appelée vergeoise) rousse... enveloppées de papier d'emballage déjà usagé, une bouteille d'eau (en verre car les bouteilles plastique n'existaient pas) ou dans nos gourdes au goût d'acier.

Elle tricotait.

Ma sœur et moi jouions dans les roches qui n'avaient pas tout à fait les formes retenues aujourd'hui ; on avait « les nôtres » de roches ! Et il n'aurait pas fallu que quelques autres enfants viennent sur notre terrain. Ma sœur jouait toute seule à la marchande ou à la dinette et moi j'étais le guerrier guetteur protecteur. Je courais vite. Je sautais de rocher en rocher. Je chassais les intrus pour que ma sœur soit bien.

Que ma mère soit tranquille.

Mais rapidement je redescendais de notre « forteresse » et j'allais prévenir ma mère que je rejoignais mon père pour le foot... car je m'ennuyais, mais surtout pour les cacahuètes. Alors il me donnait une pièce et j'allais voir l'Arabe assis vers les buts, sur le chemin, pour acheter un autre paquet rien que pour moi. Parfois au retour j'en donnais un peu à ma sœur. Je crois me souvenir qu'elle n'aimait pas trop. Nos doigts étaient un peu gras. La poussière collait dessus. Mes genoux étaient crades. Ma mère avait toujours un gant de toilette dans son sac. Elle le trempait dans le ruisseau pour me nettoyer un peu avant de reprendre le chemin.

C'était la sortie du dimanche. Jusqu'en 1958 peut-être un peu plus ?

Ou alors on prenait le PC, ce bus qui faisait quasiment le tour de Paris par les boulevards extérieurs ; de la Porte d'Italie on allait à la Porte Dorée ou de Charenton pour découvrir, redécouvrir le Bois de Vincennes. Son ruisseau qui dégorgeait de lentilles d'eau et de têtards à la belle saison nous attirait beaucoup. C'est avec un pot de confiture vide et à genoux sur le bord terreux du ruisseau (dans lequel je manquais souvent basculer tête la première dans l'eau) que j'arrivais fièrement à faire entrer des têtards qui mouraient quelques jours plus tard ; parfois, pourtant, il y avait une première patte qui poussait mais rarement j'ai pu voir la deuxième. Les épinoches se laissaient attraper aussi. Ce sont de très

beaux petits poissons argentés. Plus tard j'y amenais mon fils aîné qui partageait la même passion.

Je ne sais pas si aujourd'hui il y a encore des épinoches et des têtards dans les ruisseaux du Bois de Vincennes...

Le Parc Brassens (dans le 15^e) a lui aussi d'ailleurs un petit ruisseau qui dégringole tout le long du parc ; mais à l'époque je me souviens des abattoirs de Vaugirard sur cet emplacement d'environ 8 hectares. Il y avait un immense bâtiment pour « les objets trouvés ». Parfois mon père y déposait un sac de courses oublié par quelqu'un, une fois même un portefeuille contenant de gros billets de banque... trop honnête mon père ! Vraiment ! Alors qu'on avait besoin d'argent...

Comme je me souviens aussi des Halles de Paris.

Le bus 47 nous permettait d'aller de la Porte d'Italie au Pont Neuf ; alors toujours avec mon père j'ai découvert un monde à part. Là j'ai peut-être 10-12 ans. Mon père m'emmène assez souvent dans Paris. Il m'explique les « forts » des Halles, les commerces de viandes, de poissons, de légumes. J'entends les cris. Je sens des odeurs parfois limite nauséabondes. Je vois des gaillards habillés de vêtements de couleurs différentes mais je me souviens surtout des bouchers qui portaient des moitiés de bœufs sur leurs épaules ; ça pissait encore le sang. Même leurs visages étaient rouges de la même couleur que la viande sur leur dos. Et ils fumaient. Et ils sifflaient. Et ça courait un peu de partout. Mon père me faisait entrer dans l'un des bars de la rue la plus proche : la rue Saint-Denis. Je buvais une grenadine. Il prenait un verre de blanc la plupart du temps. voire un 2^e. Puis il tenait à m'expliquer « en tout bien tout honneur » que ses copains quand il avait 16-17 ans (1930-32) l'avaient poussé à aller voir « une fille de joie »... qu'ils étaient prêts à la lui « offrir » et qu'il était monté mais redescendu tout de suite car « j'avais la trouille ». Bon alors je demande : c'est quoi une fille de joie. Il ne m'explique pas, il m'indique du menton cette dame là-bas au pas de la porte, l'autre qui arpente la rue

et accoste les ouvriers. Bah quoi ? Pourquoi ? Elles sont fringuées, dit-il, un peu « pute » pour qu'on les repère bien. Pourquoi ? Parce qu'elles offrent du plaisir et pour ça elles se font payer. Plaisir ? Je ne pige pas tout le premier jour.

Il aimait bien m'y emmener juste, je suppose, parce qu'il y avait des souvenirs, juste aussi parce qu'il était vraiment Parigot. Il me disait si ta mère demande où nous sommes allés tu diras : voir la mer ! Je trouvais que c'était bizarre comme réponse. Que ma mère savait probablement très bien que le Pont Neuf passe par-dessus la Seine et qu'il n'y a pas de mer. Bref. Une fois la visite terminée des Halles on allait à la Samar' (Samaritaine) et là nous grimpons par les ascenseurs qui grinçaient et qui étaient dirigés par un jeune garçon en tenue de liftier très sérieux chargé de tirer sur les portes grillagées pour les fermer, enclencher la fermeture, appuyer sur le bouton demandé, puis ouvrir en débloquent la porte accordéon métallique. Il annonçait l'étage. Quel beau métier me disais-je ! Un ascenseur ! Arrivés tout en haut c'était l'étage des peintures, tableaux, décorations, papiers peints. Et là il me faisait des leçons d'histoire naturelle à sa façon, en me montrant des tableaux de femmes nues. C'était la journée des découvertes ; à cette époque les parents étaient prudes, un peu beaucoup gauches pour expliquer la vie à leurs enfants. Alors mon père avait trouvé cette façon qui m'amusait autant que lui je m'en souviens. Je ne disais rien. Je regardais. Je réfléchissais

à « fille de joie », puis plus tard il a dit « pute/putain » et c'était déjà moins poétique comme mot.

J'ai longtemps suivi les dédales de ce grand marché des Halles. J'en aimais la foule, les odeurs, les noms des restaurants trop pittoresques.

Je ne savais pas alors que ce Paris-là allait évoluer.

Aujourd'hui il me suffit d'en parler ou de l'écrire pour retrouver le chemin des odeurs, des bruits, des couleurs, de la foule, des mouvements, de cette joie de l'après guerre qu'affichaient les ouvriers, les Parisiens. Il y avait tant de travail pour tous.

Puis mon père m'a expliqué la dernière guerre.

Comme il était handicapé physique il n'a pas fait son service militaire et n'a donc pas été appelé. Il a milité autrement. Communiste. Il me faisait partager leurs rêves de l'époque où le communisme devait être le symbole d'une réussite solidaire : « tu te rends compte ! Le toubib là-bas est payé comme le balayeur ! » Entre autres commentaires qui font rêver. Alors il m'a appris, mon père, à militer, à lire l'Huma, à défiler dans les manifs, à lever le poing dans les chants patriotiques engagés, etc. La « Lutte Finale » est toujours d'actualité.

Puis je me suis inscrite aux Jeunesses Communistes.

Et j'ai continué mon chemin.

Et le chemin est devenu autoroute ; il a changé d'orientation mais pas trop loin quand même. Il ne s'est jamais égaré.

Mon premier disque vinyle 33 tours acheté : LES CHŒURS DE L'ARMÉE RUSSE... mon père venait juste de nous acheter un « tourne-disque » et ma sœur a choisi un 45 tour des Valses de Chopin. La joie dans l'appartement ! Ma mère aurait préféré Tino Rossi ou Luis Mariano... ou encore de l'accordéon.

Ce temps est passé.

J'ai une bibliothèque dans mon cœur pleine de souvenirs... je ne les ai pas rangés par thèmes...

Les souvenirs oubliés ne sont pas perdus.

Freud ; « Cinq leçons sur la psychanalyse »

Je me suis réveillée un peu trop brutalement un matin de mes 70 ans.

J'aurais mieux fait de me préparer.

Même pas une larme.

Je crois qu'elles ont trop coulé déjà.

Je crois que tous ces derniers attentats m'ont affectée au plus profond d'une sensibilité que le suicide de ma sœur a déjà engloutie.

Je marche parfois trop souvent dans les rues niçoises sans but apparent, sans chercher quoi que ce soit ou quiconque. Je ne vois rien ou plus exactement je fais attention à ne plus tomber, ne plus me casser une malléole, ne plus toucher de trop près un sol sur lequel ma sœur a choisi de briser sa vie.

La terre tremble, se froisse, se plisse entre l'Italie et la Côte comme un écho à une trop grande souffrance de toutes parts.

Je me dis que demain, tout à l'heure, les murs qui me protègent peuvent s'effondrer, que la chaussée peut s'ouvrir entrailles d'une terre qui vieillit, de continents qui se rapprochent.

Je me dis qu'il va se passer encore des événements plus atroces que ceux du Bataclan il y a un an aujourd'hui, du 14 juillet 2016 et du 23 juillet 2015 quand « elle » s'est suicidée...

Je ressens ou pressens dans des silences endormis tout autour de moi la haine qui se multiplie dans des soupirs à peine audibles. Les regards qui se vident pour mieux transpercer et qui deviennent miroirs déformants d'une société qui se perd.

Le souvenir, encore près de nous, est comme le soleil qui sort du sein de la mer, entouré souvent d'épais nuages, et qui, en s'éloignant, n'apparaît plus que dans son éclat radieux.
[Jean-Napoléon Vernier.](#)

Fables, pensées et poésies (1865)